

De la théorie de l'identité (*Identity Theory*) à la sémiopragmatique de la communication : les identités multiples dans les interactions interpersonnelles.

Je me suis posé la question des identités, pendant mes recherches doctorales dans le domaine de la communication interculturelle. La plupart des analyses dans ce domaine ne parlent que très peu d'identité, à propos des interactions. On cite plutôt les travaux d'Edward Hall ou de Geert Hofstede, par exemple, pour expliquer que les Allemands se comportent comme ci et les Chinois comme ça. En raison des différences culturelles, dit-on, lorsque deux nationalités se rencontrent, elles n'ont que peu de chance de se comprendre.

(slide 1)

En dehors de ma petite expérience personnelle de l'interculturel, pour mon doctorat, j'ai étudié les interactions au sein d'une association étudiante européenne. Au fil de l'observation, j'ai constaté que les étudiants semblaient généralement très bien se comprendre, malgré les différences nationales. C'était comme si les Allemands se faisaient un peu moins (ou parfois un peu plus) allemands, face aux Polonais qui se faisaient un peu moins (ou un peu plus) polonais, mais que, dans tous les cas, il n'y avait pas de différence qui constituait un obstacle insurmontable à la communication.

Bien évidemment, ce qui permettait aux membres associatifs de prévoir et de contourner les différences, c'était la prise en compte des identités des uns et des autres. Lorsque je sais que l'Autre est Suédois, j'adapte mes comportements et mes attentes, en fonction de mes représentations des Suédois. Mais ce n'est pas tout. D'autres identités rentraient également en jeu, comme l'identité étudiante, l'identité associative et les identités liées à différents groupes au sein de l'association. Elles permettaient aux individus de prévoir les comportements des uns et des autres, et de se rendre prévisibles, eux aussi.

Les identités interviennent donc à au moins 2 niveaux dans les interactions interculturelles. La prise en compte de l'identité étrangère permet d'adapter les attentes et les comportements. Et les identités partagées permettent ensuite de trouver, symboliquement et sémiotiquement, du terrain commun. Ces identités sont en partie préfigurées, et en partie construites dans l'interaction.

La communication interculturelle, d'un point de vue général, aurait beaucoup à gagner, à mon sens, à prendre en considération les phénomènes identitaires *émergents*, qui sous-tendent et préfigurent la communication interpersonnelle. Mais je ne suis pas ici pour plaider cette cause-là.

Ma communication aujourd'hui, porte sur la manière dont les individus se servent de leurs identités multiples, dans la construction du sens, pendant une interaction.

Afin de poser quelques concepts, je vais présenter rapidement les deux théories évoquées dans le titre de cette communication, la théorie de l'identité d'abord, et ensuite la sémiopragmatique de la communication.

(slide 3)

La théorie de l'identité est issue de l'interactionnisme symbolique. Plus précisément, elle s'inscrit dans sa version « sociale structurale », développée par Sheldon Stryker. Stryker prend ses distances par rapport aux travaux de l'École de Chicago, des points de vue méthodologique et épistémologique. Il insiste, notamment, sur l'importance de la structure sociale qui préfigure les rôles qu'on joue dans les interactions.

Pour Stryker, les rôles sociaux sont des repères de signification communs, que nous utilisons, pour définir ensuite nos identités individuelles. Nos identités reprennent certains traits préfigurés par les rôles, mais pas d'autres.

Bâti sur le Soi triptyque de Mead, le paradigme de Stryker prend bien en compte l'interaction du « Je » subjectif, et du « Moi » socialement préfiguré dans le rôle. Une identité, selon Stryker, est justement le résultat idiosyncrasique de cette interaction.

A titre d'exemple, on peut supposer qu'un individu connaît les comportements socialement attendus des étudiants dans sa société.

En tant qu'individu, il tient aussi à privilégier certaines valeurs, ou simplement à se distinguer de la norme.

L'« identité » d'étudiant qu'il cherche à mettre en avant sera donc un compromis entre les attentes sociales, et la manière dont il souhaite jouer le rôle : ici l'étudiant travailleur.

Bien sûr, l'exemple est simple, mais c'est le mécanisme qui nous intéresse.

La distinction, entre identités et rôles préfigurés, permet à Stryker d'échapper au double réductionnisme psychologique et sociologique : l'individu n'est ni autonome dans sa manière de se comporter en société, ni l'esclave de son statut social.

(slide 4)

Stryker, et son collègue de longue date, Peter Burke, ont publié, en 2000, un article intitulé : « *The Past, Present, and Future of an Identity Theory* ». Il retrace les principaux développements depuis la formulation initiale de la théorie, par Stryker, en 1966.

La théorie distingue 3 types d'identité, appelés :

- ID de rôle (elle correspond à une catégorie sociale, par exemple : médecin – patient, ou homme – femme),

- l'ID sociale (qui résulte de la socialisation au sein d'un groupe social : on peut être membre de telle ou telle entreprise, de telle ou telle nation, etc.),
- et l'ID de personne (fondée sur des traits de caractère : têtu, gentil, et ainsi de suite.).

En réalité, les différents types d'identité se recoupent parfois : « médecin » est également une identité sociale, car elle correspond à la socialisation au sein d'un groupe social, alors que « patient » non. Le groupe social (lié à l'ID sociale) implique une socialisation particulière, alors que la catégorie sociale (ID de rôle) est le fait d'une socialisation au sein d'un groupe plus important.

(slide 5)

La théorie prend en compte la multiplicité des identités, grâce à la notion de saillance. Les différentes identités sont structurées dans une « hiérarchie de saillance ». Plus une identité est saillante, plus il y a de chances que l'individu l'active dans différentes situations.

Les identités sont également liées à l'estime de soi. À chaque fois qu'on réussit à faire valider (accepter), par ses interlocuteurs, une identité qu'on considère comme valorisante, on gagne en estime de soi. L'estime de soi est une sorte de capital symbolique : la monnaie de l'interaction sociale, pourrait-on dire. Nous en avons besoin pour fonctionner normalement en société.

(slide 6)

Ce schéma résume, en la simplifiant, la théorie identitaire. Il représente une interaction entre deux individus A et B. Comme vous le voyez, l'expérience sociale de chacun détermine, à la fois, son estime de soi, et sa hiérarchie de saillance identitaire. Ces éléments, ainsi que différentes variables situationnelles, influencent le choix de l'identité mise en avant par l'individu A à un moment donné dans une rencontre. Cette identité s'exprime à travers ses actes symboliques, et dans le rôle qu'il projette sur l'individu B.

A son tour, B interprète les actes de l'individu A, et compare le rôle qui lui est réservé, et l'identité qu'il cherche à mettre en avant. Si nécessaire, il ajuste, ou non, sa définition de la situation et l'identité qu'il revendique.

Répété en boucle, ça constitue un mécanisme, assez rudimentaire, de négociation ou de co-construction des identités.

Ce modèle présente plusieurs limites, mais il nous permet de penser la gestion intra-subjective des identités multiples, et il relie les interactions à la structure sociale. Il explique comment nous cherchons à privilégier différentes identités, à différents moments dans nos interactions.

Pour les interactions « interculturelles », cette théorie permet de comprendre la mise en avant de l'identité nationale ; mais aussi, à d'autres moments, le recours à d'autres identités, pour privilégier symboliquement les appartenances communes.

*

Le principal inconvénient de cette théorie, c'est que, dans son état actuel, elle ne prévoit l'activation que d'une seule identité à la fois. Or, lorsqu'on observe les interactions, on se rend vite compte que les individus alternent ou combinent plusieurs identités. Ici, je viens de mobiliser mes identités d'Anglais, de chercheur francophone, de participant au colloque, et sûrement d'autres. Puisque ces identités sont activées ensemble, je peux les évoquer, au choix, pour justifier ce que je dis ou fais. De votre côté, vous utilisez ces différentes identités pour interpréter mes propos et gestes (y compris les difficultés de prononciation).

Historiquement, la théorie de l'identité a abordé les multiples identités, plus comme des sources de conflits potentiels, qu'en termes de coexistence. Cependant, en 2000 et en 2003, Stryker et Burke ont affirmé la nécessité de prendre en compte, dans leur théorie, l'activation simultanée d'identités multiples.

Pour ce faire, on peut évoquer la sémiopragmatique de la communication.

(slide 7)

Cette approche cherche à comprendre la construction intersubjective de repères de signification pendant une interaction. Autrement dit, elle essaie de mettre en avant la manière dont les individus font appel à différents éléments, plus ou moins liés au contexte, pour interpréter et faire sens de ce qui se passe.

Dans une interaction, on peut distinguer 3 niveaux de signification qu'on utilise pour comprendre ce qui s'y passe. Ensemble, ils composent ce qu'on appellera le contexte figuratif.

(slide 8)

Le 1^{er} niveau est celui de la culture.

Il recouvre l'ensemble de repères de signification culturellement *préfigurés*. Rentrent dans cette catégorie : les représentations sociales, la structuration cognitive de l'expérience, les rites d'interaction, le jargon et les mythes culturels.

Si on situe la culture au niveau du groupe social, chaque individu est porteur de plusieurs cultures à la fois.

Le 1^{er} niveau de signification contribue à structurer le 2^{ème} : la *configuration* particulière de la situation. En fonction du contexte social, on est amené à faire appel, par anticipation, à certaines

représentations, à des cadres et à des rôles sociaux. Parmi les savoirs culturels préfigurés, on choisit ceux qui semblent correspondre à la situation présente.

Enfin, le 3^{ème} niveau est celui de la *figuration*, autrement dit celui des figures qui émergent de l'interaction en cours. Ainsi, non seulement ce qu'on se dit (le thème conversationnel), mais également la manière de le dire, créent des précédents interactionnels. Les interlocuteurs peuvent ensuite se référer à ces précédents (figures performées) en tant que repères de signification partagés. Souvent, ils sont symboliquement chargés. Quand on partage une plaisanterie entre amis, par exemple, des références, par la suite, à cette plaisanterie, s'accompagnent parfois de sourires complices, pour souligner le caractère partagé, de ce repère de sens performé.

Le niveau de la *figuration* permet également d'expliquer les identifications *ad hoc* : des identifications, implicites ou explicites, du style : « *les clients qui font la queue avec moi depuis vingt-cinq minutes et qui n'ont toujours pas été servis* ». Elles se créent en amont de toute structuration culturelle, et peuvent être sources de solidarité ou de différence. Elles reposent sur des oppositions plus ou moins clairement affichées (par rapport au guichetier de la Poste, par exemple). Elles sont définies par rapport à la situation en cours, et à ceux qui y participent symboliquement (même s'ils ne sont pas présents, comme Godot, dans la pièce de Samuel Beckett, qui travaillait peut-être à la Poste).

Les 3 niveaux de signification sont complémentaires dans une interaction. Pour prendre l'exemple de ce colloque, nous sommes tous arrivés ici, chacun avec sa culture nationale et sa culture d'universitaire, parmi d'autres (niveau de la préfiguration), qui nous ont équipés pour déchiffrer ce qui se passe autour de nous, de manière plus ou moins utile.

Nous nous sommes tous préparés pour les échanges, en activant nos représentations de la situation (niveau de la configuration), avec ce que nous connaissions du déroulement d'un colloque de ce type, et grâce à nos souvenirs de colloques passés : les différents rôles, le cadre social, le jargon, etc.

Ensuite, nous sommes restés attentifs au déroulement actuel de ce colloque, pour voir comment ces différents repères de signification seraient performés :

- Quelle serait la place réservée au français ?
- Que se passerait-il si on ne respectait pas le timing des communications ?
- Qu'arriverait aux gens qui lisaient leurs SMS pendant les interventions ?

Les normes et les repères de sens, culturellement préfigurés et liés à la définition de la situation, sont déterminés, actés, performés, par les participants pendant la rencontre.

Mais alors, quelles sont les limites de ce qu'on définit comme une *interaction*, notion étroitement liée à celle de *culture*, et (ce qui nous intéresse ici), à celle d'*identification* ?

À mon sens, il faut penser ces 3 notions ensemble, en tant que processus interdépendants. Ici, nous sommes non seulement dans le cadre d'un colloque, mais aussi dans un atelier, d'où l'importance des identités multiples.

Nous pouvons faire appel collectivement aux repères de signification performés pendant le colloque (en plus des savoirs configurés et préfigurés). Mais nous pouvons également utiliser les repères de signification définis intersubjectivement dans l'atelier : ici on parle français, on a évoqué certains concepts d'une certaine manière, et on a mis en place des rites interactionnels particuliers. L'identification à l'atelier (revendication symbolique mais, plus encore, gage de prévisibilité intersubjective) s'est construite avec et contre l'identification et la « culture » associées au colloque. Elle dépasse les limites spatio-temporelles de l'atelier même. Ce soir, au dîner, ou demain matin, je pourrais réactiver l'identification, par exemple si je me trouve avec l'un d'entre vous, face à quelqu'un de l'atelier « *anglo-* », comme diraient les Québécois.

La notion d'interaction semble donc difficile à délimiter, comme celle de culture. Faut-il concevoir le colloque comme une seule interaction, étendue sur 3 jours (voire plus) ? À partir de quel moment peut-on commencer à parler d'une culture partagée par les participants ? Le modèle sémiopragmatique souligne également l'effet de retour des interactions (niveau figuratif) sur la culture, et sur la définition de la situation.

L'effet de retour est désigné par les petites flèches. Si on parle d'une culture commune aux participants au colloque, la première séance, hier matin, a été décisive pour sa structuration, à partir des différentes cultures qui la préfiguraient.

De même, dans notre exemple de la plaisanterie entre amis, cette plaisanterie peut éventuellement devenir partie de la culture du groupe, pour être rappelée ensuite pendant d'autres rencontres.

Enfin, le contexte figuratif, même s'il est communément élaboré, reste propre à chacun.

(slide 9)

Nous sommes tous membres de cultures différentes, et nous interprétons, tous à notre manière, ce qui se passe dans une interaction. Le contexte figuratif influence les différents processus qui organisent l'interprétation et la production d'actes symboliques. En même temps, il évolue en fonction de ce qui se passe.

*

Alors, comment, ce modèle, peut-il nous aider à comprendre le recours à de multiples identités, pendant une interaction ?

On peut déjà différencier les identités « activées » au niveau de la configuration, et ceux qu'on cherche activement à « mobiliser » dans la figuration.

Si, dans la situation présente, mes identités de chercheur, d'homme et de francophone, sont activées dans le contexte par ma seule présence ici, j'ai également mobilisé, tout à l'heure, mes identités de doctorant et de Britannique. Ces identités peuvent, si on le veut, être organisées dans une hiérarchie de saillance (selon la théorie de l'identité). Mais je les mobilise avant tout en fonction du potentiel de situation que je perçois, et par rapport aux différents traits que je voudrais faire valoir, pour une raison X ou Y. J'essaie aussi de me rendre prévisible, et de respecter une certaine cohérence entre mes identités activées. Mais, en réalité, je ne contrôle que très peu ces différents processus.

(slide 10)

Bernard Lahire, dans *l'Homme pluriel*, suggère que, la plupart du temps, dans les interactions, on réagit plutôt par réflexe et par analogie. On assimile la situation et les individus à des situations passées et à d'autres personnes. Nos comportements semblent aller de soi, compte tenu des identités activées.

L'observation participante au sein de mon association étudiante, suggère que nous privilégions généralement des traits identitaires compatibles avec plusieurs identités activées. Prenons un exemple. Pendant un événement de l'association, Gunther, un membre expérimenté de nationalité allemande, dirigeait une équipe éditoriale qui travaillait sur un bulletin d'informations. Gunther est éditeur de métier. Il a mis en place une forte hiérarchie dans les relations au sein de l'équipe. Ça ne semblait choquer personne : ils étaient là pour travailler, le chef avait de l'expérience professionnelle et une grande expérience en tant que militant, et les rapports au pouvoir au sein de l'association sont, par ailleurs, assez hiérarchisés. Cela dit, dans d'autres contextes, l'identité associative s'exprime à travers la solidarité et des rapports sociaux très peu hiérarchisés. C'est le cas, par exemple, pendant des soirées festives, où elle est activée à côté d'une identité étudiante ou jeune. Le choix de trait pour exprimer une identité semble, donc, fortement influencé par le contexte figuratif.

On peut aussi mettre en place des stratégies, à certains moments, plus ou moins conscientes, et plus ou moins réussies. Pour me faire accepter en tant qu'observateur au sein de l'association étudiante, j'ai dû adapter mes identités par rapport aux valeurs de la culture associative. L'association était proeuropéenne, fondée sur un principe d'ouverture envers autrui. Elle valorisait l'échange culturel et l'expérience de ses membres au sein de l'association. L'identité de chercheur n'était pas taboue, mais pour la présenter positivement, j'expliquais que mes recherches portaient sur la communication interculturelle et sur l'identité européenne, deux sujets de préoccupation pour l'association. En revanche, j'ai évité l'idée que mon intérêt pour l'association était purement scientifique. Alors que

ça peut être un trait valorisant au sein de la communauté scientifique, pour les membres associatifs, il aurait remis en cause l'engagement commun sur lequel le lien social est fondé.

En général, lorsque je rencontrais quelqu'un pour la première fois, j'essayais de le faire parler de son expérience associative. Pour un membre expérimenté, cet exercice était valorisant en soi. Face à un membre inexpérimenté, je pouvais mettre en avant mon propre manque d'expérience, pour suggérer une identification commune. Je m'intéresserais aussi au pays d'origine de mes interlocuteurs, et cherchais à identifier des connaissances communes parmi les membres du réseau, afin de créer une proximité symbolique. Enfin, je cherchais à jouer sur l'identification au groupe de « *participants à la manifestation en question* ». Véhiculée par des références à ce qui se passait : l'organisation, la nourriture, les logements, ..., cette identification pouvait aussi favoriser une certaine complicité avec les autres participants.

*

Penser les identités multiples dans les interactions n'implique, donc, pas de simples opérations d'addition ou d'alternance. Il s'agit, au contraire, d'aborder l'identification de manière holistique, liée à un contexte et aux traits qui sous-tendent les différentes identités. En guise de conclusion, avant de solliciter vos remarques et vos questions, je voudrais simplement insister sur l'importance, à mes yeux, de penser ensemble les 3 processus de culture, d'identification, et d'interaction.

Une identité, que ce soit une identité sociale, une identité de rôle, ou une identité de personne, recouvre un ensemble de traits culturels, performés et attribués à un individu dans une interaction. Les interactions reposent sur les identifications, mais donnent également lieu à des identifications nouvelles. Elles reposent aussi sur les cultures préfigurées, mais font également évoluer ces cultures en les actualisant dans la performance figurative. Du point de vue d'une sémiopragmatique de la communication, comme du point de vue de la théorie de l'identité, la construction identitaire, sujet de notre colloque, signifie, également, performance culturelle et figuration intersubjective, à travers les interactions sociales.

Bibliographie sélective :

Boutaud, J-J, *Sémiotique et communication*, Paris : L'Harmattan, 1998

Burke, P, « Identities and Social Structure » in *Social Psychology Quarterly* vol. 67 n° 1, mars 2004

Burke, P, « Identity Processes and Social Stress » in *American Sociological Review* 56, 1991

Burke, P; Owens, T; Serpe, R; Thoits, P (dirs.), *Advances in Identity Theory and Research*, New York : Kluwer Academic / Plenum Publishers, 2003

Cast, A & Burke, P, « A Theory of Self-Esteem » in *Social Forces* n°80, 3, mars 2002

Goffman, E, *La mise en scène de la vie quotidienne : 1. la présentation de soi*, Paris : Editions de Minuit, 1973

Goffman, E, *Les cadres de l'expérience*, Paris : Editions de Minuit, 1991 [1974]

Goffman, E, *Stigma. Notes on the Management of Spoiled Identity*, New Jersey : Prentice Hall, 1963

Lahire, B, *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Paris : Armand Colin / Nathan, 2001

Stryker, S & Burke, P, « The Past, Present, and Future of an Identity Theory » in *Social Psychology Quarterly* vol. 63, n°4, 2000

Stryker, S, *Symbolic Interactionism: Social Structural Version*, New Jersey : Benjamin/ Cummings Pub. Co, 1980